

F.-M. LUZEL

LETTRÉS À ERNEST RENAN

Nous donnons les lettres adressées par Luzel à Renan, du 26 mars 1858 au 25 septembre 1892, sans suppressions ni corrections. Elles sont intéressantes par les détails qu'elles donnent sur la vie, longtemps difficile, du poète charmant et de l'excellent folkloriste que fut Luzel, sur la querelle du *Barzaz-Breiz*, et aussi sur les séjours en Bretagne de son illustre correspondant. Quelques courtes notes précisent certains points.

Rappelons que F.-M. Luzel (1821-1895) a publié nombre de chansons populaires et quelques contes dans les *Annales de Bretagne*; on y trouve t. X, p. 333, sa *Notice nécrologique*, par M. J. Loth, p. 340 et t. XI, pp. 62, 226, la *Bibliographie* de ses œuvres, par Prosper Hémon, t. XXVI, pp. 131, 430, son *Journal de route*, publié par A. Le Braz.

Pierre LE ROUX.

Nantes, 26 mars 1858.

MONSIEUR ET COMPATRIOTE,

Vous rappelez-vous que, par une froide journée de l'hiver dernier, quelqu'un vous demanda à la bibliothèque nationale le Manuscrit Breton de *Bûhe Santès Nonn*? — à cette demande si inattendue, un éclair brilla soudain dans vos yeux, — votre sang s'émut, — et une voix mystérieuse (la voix du sang) vous dit : — *henès so eur Breizad*, — *eur breur*, — et aussitôt nos mains se touchèrent, comme instinctivement. — C'est en invoquant ce souvenir, et en me prévalant du titre de compatriote, — à défaut d'autre, —

que je vous écris aujourd'hui. Mais tout d'abord, il faut que je vous dise que si je ne vous revis pas après cette première rencontre, c'est qu'il me fallut quitter Paris inopinément, — et renoncer ainsi à l'espoir de faire plus ample connaissance avec un compatriote si savant et si distingué, — ce que je regretterai toujours. — J'arrive maintenant au but de ma lettre, sans autre préambule, — à la Bretonne.

Depuis assez longtemps je m'occupe de Littérature Bretonne, — cette pauvre littérature dont les destinées ont été si lamentables, et dont le nom seul suffit aujourd'hui pour faire éclore un sourire d'incrédulité et de pitié sur les lèvres de nos savants et de nos critiques. — Et pourtant, — vous le savez, et vous l'avez dit excellemment, — cette pauvre littérature bretonne, si digne d'un meilleur sort, — possède des trésors d'ineffable poésie et de douce sensibilité, que nous seuls pouvons apprécier, — et toutes les autres littératures de l'Europe, aujourd'hui florissantes, se sont enrichies des dépouilles de son tombeau. Sentant vivement la poésie douce, rêveuse, mélancolique de nos contes merveilleux et de nos chants populaires, — qui sont comme un éternel regret d'une patrie perdue, ou une aspiration instinctive vers un avenir et un séjour meilleurs, — la nostalgie du ciel, en quelque sorte; — doué de plus de bonne volonté que de talent et de science, — j'aurais voulu contribuer pour une faible part à la restauration de notre littérature nationale, et rassembler quelques-uns des lambeaux épars de cette triste histoire. — *Disjecti membra poetæ*. — Plus d'une fois je me suis mis au travail, sous l'influence de cette patriotique pensée; — et puis, — accablé du sentiment de mon impuissance et de ma faiblesse, — j'ai désespéré de pouvoir atteindre le but, — tant je le voyais haut placé. Un homme me paraissait merveilleusement doué et placé dans les meilleures conditions pour ressusciter le Géant Celtique, depuis si longtemps couché dans son tombeau. — C'était M^r *Le Huërou* ⁽¹⁾, mon oncle maternel, — il y songeait sérieusement, et chaque

(1) V. *Julien-Marie Le Huërou*, par J. LE ROUX, *Mélanges Loth*, p. 288.

fois qu'il venait au pays de Lannion et de Tréguier, il passait une grande partie de son temps à recueillir des *Sônes* et des *Gwerz* de la bouche de nos mendiants et de nos fleuses. Il avait même l'espoir de créer à Rennes une chaire de littérature bretonne, et il l'avait hautement et publiquement avoué dans la chaire de littérature étrangère de cette ville. Mais hélas ! — vous savez quelle fatale et inexplicable catastrophe mit fin aux jours de mon pauvre oncle, — et ce fut, je vous assure, — une perte difficile à réparer pour notre littérature nationale. Depuis ce jour je cherchais l'homme qui pourrait reprendre le projet de *M^r Le Huërou* et le mener à bonne fin. Je connaissais votre nom, et j'avais lu de vous plusieurs travaux fort remarquables, dans différents journaux : mais j'avais cru remarquer que vous évitiez de parler de nos ancêtres les Cimbres, Kymbris (*Ken-Broï*s — hommes du même pays) Bretons, et de leur langue, — soit que vous eussiez peu d'estime et peut-être du mépris pour ce *patois barbare*, comme l'appelait Abelard, — un Breton pourtant ! — soit que vous ne connussiez pas l'idiôme national, quoique né dans les lieux où il est encore en vigueur. — Cela me désolait, et me faisait même rechercher avec moins de curiosité vos publications. Lui qui est si savant ! — me disais-je, — et qui connaît tant de langues, — comment n'a-t-il pas été frappé du grand nombre de mots bretons qui se trouvent dans toutes les langues mortes ou parlées depuis l'Inde jusqu'à l'Armorique et l'Irlande ! Comme il me serait dur de renoncer à mes croyances sur ce point, et de les reconnaître pour des illusions ! Non, — il n'en peut être autrement, — le Breton est une des premières langues du monde, — et le recueil de nos vieilles poésies populaires telles que les chantaient nos bardes, ferait le plus beau livre qui existe en aucune langue. Je ne sais comment passa inaperçu pour moi le travail si remarquable que vous avez publié dans la revue des *Deux Mondes* sous le titre : — *De la poésie des races Celtiques*. — Je viens de le lire, ici, à Nantes, tardivement, — et je suis complètement revenu des préventions que j'avais

à votre endroit touchant notre chère littérature bretonne, — et je dis : — « voilà bien cette fois l'homme qui peut remplacer *M^r Le Huërou*, — voilà celui qui peut ressusciter le vieux Merlin et faire renaître Arthur, — qui, depuis si longtemps, sont couchés dans la tombe ! Mais le voudra-t-il ? » Mais je m'aperçois que, pour une première lettre, c'est déjà bien long, — et j'ai encore bien des choses à vous dire, — des conseils et des renseignements à vous demander. Comme je crois vous l'avoir dit, — je suis parvenu, à force de recherches, à rassembler une vingtaine de pièces de théâtre, bretonnes, — tant imprimées que manuscrites, — presque toutes manuscrites. Mon intention était d'écrire sur la matière un travail que j'aurais présenté à quelque *revue* ou autre publication de Paris, — puis, — après des essais, — j'ai pensé que je n'avais ni le talent ni les connaissances nécessaires, et que ce que j'écrirais étant trop au-dessous de ce que j'aurais voulu, ce que j'avais rêvé, — il valait mieux s'abstenir. Aujourd'hui, encore sous l'impression de votre travail de la *Revue des Deux Mondes*, et sollicité d'un autre côté par un ami qui publie une *revue* mensuelle à Nantes, sous le titre de : — *Bretagne et Vendée*, — je reprends mes anciennes notes, et veux tenter quelque chose. Permettez-moi donc de vous demander quelques conseils, — *sans compliments*, comme nous disons, — et de Breton à Breton.

J'ai un manuscrit que je crois rare, sans être très ancien, et qui porte ce titre assez pompeux : — *Robart an Diaoul, Tragedienn hen pewart deiz*. — Ce manuscrit présente cette particularité qui me paraît assez remarquable, — qu'il offre une ressemblance frappante, pour la fabulation comme pour plusieurs détails, avec le poëme Normand qui se trouve à la Bibliothèque Impériale sous la rubrique de : — *Le Dict de Robert le Diable*. — A l'époque où la pièce Bretonne a dû être écrite, il n'existait aucun imprimé du poëme Normand. — Que doit-on en induire ? — Que le poëte Normand aurait imité le poëte Breton ? — Ce n'est pas probable. — Qu'un Breton, soldat ou autre, ayant voyagé en Normandie, en aura

rapporté un manuscrit, ou du moins la tradition orale de la légende de *Robert le Diable*, et aura fait sa pièce avec ces données ? — Cette hypothèse me paraît plus vraisemblable. — De part ou d'autre l'imitation est flagrante. — Quel a été l'auteur original ? Je ne puis supposer que la pièce Bretonne soit l'œuvre d'un lettré et d'un savant, les ignorances historiques et géographiques y sont trop nombreuses et trop grandes.

Autre chose. — J'ai un autre manuscrit aussi curieux que le premier, pour le moins, très rare, pièce de théâtre aussi, et portant le titre de *Louis Ennius* ⁽¹⁾. — C'est la descente au Purgatoire de saint Patrice, avec la relation des choses étonnantes et des supplices terribles que le voyageur y a vu infliger aux méchants. — Et ici encore il y a une ressemblance frappante, pour quelques détails, avec la pièce de Caldéron connue sous le nom de Ludovic Ennius. (Cet Ennius ne serait-il pas le chevalier *Owenn* dont parle la légende — *Owennius* ?) — Ici encore on dirait qu'il y a un imitateur. Et cependant comment expliquer l'imitation ? — Caldéron ne savait certainement pas le Breton. Et comment un Breton aurait-il eu connaissance de l'œuvre du poète Espagnol ? les savants étaient si rares alors en basse Bretagne. — La tradition du Purgatoire de S^t Patrice était très répandue dans toute l'Europe, et Caldéron l'aura peut-être recueillie de la bouche de quelque Celtibère, avec ses détails. — Quoique la conduite de la pièce diffère dans les deux auteurs, le nom du héros et son histoire sont à peu près les mêmes. — Il a mené une jeunesse très orageuse, il a volé, violé, incendié, tué, et fait un peu de tous les crimes, il s'est introduit dans un couvent où il avait une cousine religieuse, il a enlevé cette cousine avec le trésor de la communauté, et après avoir tout dépensé dans de folles orgies, il se fait voleur de grand chemin. Enfin un jour, touché soudainement par la grâce d'en haut, il veut changer de vie et se rend en Irlande pour subir les épreuves du Purgatoire de saint Patrice, il descend

(1) V. G. DOTTIN, *Louis Ennius*, 1911, p. 39, et n.

dans la caverne, et au retour de ce sombre voyage, fait le récit de tout ce qu'il y a vu. La pièce Bretonne a des endroits vraiment curieux, et des scènes traitées avec talent. Comment expliquer la ressemblance frappante qui existe entre les deux pièces Espagnole et Bretonne ? Imitation ? — ou faut-il tout mettre sur le compte de la tradition ? — Mon intention est de faire une analyse de la pièce Bretonne de Robert le Diable, en la comparant au poëme Normand, — pour la revue *Bretagne et Vendée*, — puis d'entreprendre le même travail pour *Louis Ennius*, qu'avec vos conseils et vos renseignements je pourrais peut-être faire admettre dans quelque publication parisienne.

Permettez-moi, avant de finir, de vous adresser encore une question dont la solution vous sera plus facile qu'à tout autre. — Que doit-on penser des prétendues affinités de notre *bas Breton* avec le sanskrit et autres langues orientales, et est-il bien démontré que des plateaux lumineux de l'Himalaya nos pères soient venus jusqu'aux brumeuses et froides contrées d'armorique et de l'Irlande, — comme le pense *M^r Le Huërou* ?

Je vous demande mille pardons pour la longueur de cette lettre, et vous prie de m'excuser, en considération des études qui en font l'objet. Après l'article *sur la poésie des races celtiques*, je n'ai plus hésité à vous l'adresser : auparavant je n'aurais osé, aujourd'hui je vous tiens pour bon Breton, et m'en réjouis fort. — Je compte sur une réponse, longue ou courte, que je vous prie de vouloir bien m'adresser au Lycée de Nantes, où j'occupe la plus humble des positions dans l'enseignement universitaire.

Recevez l'assurance de mes sentiments tout sympathiques.

LUZEL.

M^r Luzel, au Lycée de Nantes.

